

L'exception de jeu dans La Route des Flandres

Sylvie Patron

▶ **To cite this version:**

Sylvie Patron. L'exception de jeu dans La Route des Flandres. Hédi Kaddour. Littérature et saveur. Explications de textes et commentaires offerts à Jean Goldzink, Le Manuscrit, pp.339-345, 2009, L'Esprit des lettres, 978-2304024005. hal-00698700

HAL Id: hal-00698700
https://hal.science/hal-00698700

Submitted on 28 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CLAUDE SIMON *LA ROUTE DES FLANDRES*

Par Sylvie Patron

- et il y eut ainsi un Bônois (un Italien) qui joua et perdit quatre jours de rations, et, à partir du lendemain il vint chaque soir remettre ponctuellement au banquier son morceau de pain noir et sa margarine de charbon, et pas un mot entre eux, simplement un acquiescement, un imperceptible mouvement de tête de celui qui prenait le pain, l'ajoutait à sa propre ration sans même paraître voir l'autre, et le troisième jour l'Italien s'évanouit, et quand il put de nouveau voir et comprendre l'autre prit - toujours sans le regarder - la ration de pain et de margarine qu'il venait de recevoir et la lui tendit, disant : «Tu le veux ?», et l'autre : «Non», et, toujours sans un regard, l'autre remit pain et margarine dans sa musette, et le lendemain il (le perdant) les apporta encore (c'était la quatrième et dernière fois, et dans la journée, au travail, il s'était évanoui encore une fois), et l'autre ne le regarda pas plus que les fois précédentes, prit la ration et, sans mot dire, la mit dans sa musette, et un de ceux qui assistaient à la scène dit quelque chose comme «Espèce de salaud», et il (le banquier) ne bougea pas, continua de manger, son œil froid, mort, se posant un instant sur le visage de celui qui venait de parler, parfaitement inexpressif, parfaitement froid, puis se détournant, ses mâchoires mastiquant toujours, pendant que deux ou trois types aidaient l'Italien à regagner sa couchette en titubant)

Claude Simon, *La Route des Flandres*, Paris, Éditions de Minuit, 1960 (rééd. Double), p. 204-205

L'exception de jeu dans *La Route des Flandres*

Ce court récit est extrait de la deuxième partie de *La Route des Flandres,* où se concentrent la plupart des souvenirs de captivité (Claude Simon a passé cinq mois au Stalag IV B de Mühlberg sur l'Elbe, puis s'en est évadé). Il tient dans une parenthèse, qui s'ouvre sur les dépenses entraînées par le jeu «en misérables marks de camp (et pour ceux qui n'avaient plus de marks, en tabac, et pour ceux qui n'avaient plus de tabac, en rations de pain, et pour ceux qui n'avaient plus leur ration de pain, celle du jour suivant et quelquefois du surlendemain»[1], et qui se referme une fois le récit achevé. C'est l'adverbe «ainsi» qui permet de relier l'histoire individuelle du Bônois au dernier terme de la concaténation valable pour tous les joueurs du camp. Mais un «même» est également suggéré par le passage de «celle du jour suivant et quelquefois du surlendemain» à «quatre jours de rations».

1. et il y eut ainsi un Bônois (un Italien) qui joua et perdit quatre jours de rations

Ce qui frappe, c'est d'abord l'apparente autonomie du récit : pas de «je» (a fortiori de «tu»), des formes verbales au passé simple et à l'imparfait, des expressions non-déictiques qui ont pour point de repère le jour où l'Italien a contracté sa dette à l'égard du banquier («à partir du lendemain», «le troisième jour», «le lendemain», etc.). Il progresse par accumulation de segments narratifs plus ou moins développés, de «scènes» - c'est bien ainsi qu'on peut les définir, abstraction faite du caractère itératif de l'une d'entre elles. Sa particularité est d'être constitué d'une seule phrase, avec une sur-représentation de la conjonction «et» et un emploi inhabituel des parenthèses qui lui donnent un caractère «parlé». Pourtant, personne ne parle ici (s'il y a des traces de subjectivité, elles ne sont pas assumées par un narrateur) ; les événements semblent se raconter eux-mêmes, pour reprendre la formule d'Émile Benveniste.

Le récit est entièrement retenu en ce qui concerne les pensées et les sentiments des personnages, à l'exception de ceux qui s'expriment par le biais du discours direct. Il ne livre que des notations, renvoyant à un état du corps («l'Italien s'évanouit») ou à une attitude générale («l'autre ne le regarda pas plus que les fois précédentes»), compatibles avec la perspective de narration adoptée. Comme souvent dans *La Route des Flandres*, le récit est focalisé par Georges, comme l'indique la locution modalisante «quelque chose comme». C'est même une réalisation extrême de la focalisation interne, le récit se contentant de décrire ce que voit Georges (ou ce qu'il se rappelle avoir vu). C'est encore comme indice de focalisation qu'on peut interpréter la mention de l'œil du banquier, qui s'accompagne d'une montée des adjectifs à la fin du texte. Ceux-ci appartiennent à un ensemble homogène qui renvoie à la notion d'impassibilité («froid», «mort», «parfaitement inexpressif», «parfaitement froid»). Ils disent l'inutilité de toute tentative pour deviner la pensée ou les sentiments du banquier à partir de sa physionomie.

Les personnages n'ont pas de nom propre (à moins de considérer que «l'Italien» fonctionne ici de manière analogue). Ils sont désignés par le rôle qu'ils remplissent dans l'histoire, l'un par une sorte d'enchaînement nécessaire («le banquier», déjà mentionné mais destiné à être plus longuement décrit dans la suite du roman), l'autre par l'effet d'un événement incertain («le perdant»). L'essentiel réside dans la relation qu'ils entretiennent l'un avec l'autre, le gagnant avec le perdant qui, dans un autre état de choses, aurait pu être le gagnant - le jeu ne se concevant qu'en présence d'un enjeu que chacun risque de perdre. C'est ce qu'indiquent dans le texte les constructions en rappel, «il (le banquier)» ou «il (le perdant)», qui mettent l'accent sur le pronom personnel, ou l'usage de «l'autre» pour renvoyer indifféremment aux deux personnages. La relation du gagnant au perdant se traduit dans la syntaxe : à celui-ci, des verbes à double complément appartenant au paradigme de «donner» ; à celui-là, le verbe «prendre», répété et

[1] C. Simon, *La Route des Flandres*, *op. cit.*, p. 204.

prolongé par «ajouter à sa propre ration» ou «mettre dans sa musette», avec un renversement le troisième jour. La relation qui lie les verbes est renforcée par l'utilisation d'un lexique clos : «quatre jours de rations», «son morceau de pain noir et sa margarine de charbon», «le pain», «sa propre ration», «la ration de pain et de margarine qu'il venait de recevoir», «pain et margarine», «la ration». Le jeu des déterminants est révélateur : le «son» et le «sa» de l'Italien sont remplacés par des articles définis, qui ne comportent pas de référence à la personne, et même par un article zéro. En dehors de la précision apportée par «un Bônois (un Italien)» (autrement dit un habitant de Bône, incorporé dans un régiment indigène et qui se retrouve prisonnier avec les Français), l'Italien est réduit à son rôle de perdant. Il n'offre plus de ressources narratives dès lors qu'il s'est acquitté de sa dette et qu'il a «regagné» - le mot est dans le texte - sa liberté par rapport au banquier.

Commencé dans l'affirmation sèche de l'existence d'un joueur particulièrement endetté, le récit s'achève sur une hésitation qui donne peut-être à entendre autre chose. Elle porte sur le sujet du gérondif «en titubant». Qui titube en effet dans l'histoire ? c'est l'Italien. Mais dans la phrase, en raison des contraintes liées à l'emploi du gérondif, ce sont les «deux ou trois types» qui lui prêtent assistance. Quant au mot «types», il est vraisemblablement emprunté au vocabulaire de Georges, c'est celui qu'il emploierait pour parler de ses compagnons de captivité.

2. et un de ceux qui assistaient à la scène dit quelque chose comme «Espèce de salaud»

Malgré l'absence de point d'exclamation, «Espèce de salaud» a la syntaxe et la valeur performative d'une injure adressée au banquier. En tant que telle, elle est disqualifiée par la réaction ou plutôt l'absence de réaction du banquier, indiquée de manière redondante par la négation dans «il (le banquier) ne bougea pas», par la périphrase verbale «continua de manger» et par l'adverbe «toujours» qui insiste sur la continuité de l'action de «mastiquer» (redondance également marquée au niveau phonétique avec «bougea» et «manger», «ses mâchoires mastiquant», etc.). Mais elle doit également être interprétée comme une évaluation morale portée sur la conduite du banquier. Dans ce domaine, le mot «salaud» est un des mots préférés du roman, avec, dans le domaine intellectuel ou celui de l'adaptation à la réalité, le mot «idiot».

Le personnage d'évaluateur est extrait par le pronom «un» de la masse anonyme de «ceux qui assistaient à la scène». En faisant parler l'un d'entre eux, le récit fait aussi taire les autres. Il écarte la possibilité d'une évaluation d'origine diversifiée. «Un de ceux qui assistaient à la scène» et «celui qui venait de parler» sont des désignations minimales qui ne permettent pas de caractériser la compétence, bonne ou mauvaise, qu'a le personnage pour juger les actions du banquier. Tout se passe comme si «Espèce de salaud» n'était là que pour inviter le lecteur à s'interroger sur le système de valeurs du récit, ainsi que sur la valeur du banquier dans ce système.

Sur le plan narratif, l'hypothèse de la «saloperie» du banquier, assimilée à un manque de compassion ou de souci d'autrui, est démentie par la proposition du troisième jour : «l'autre prit […] la ration de pain et de margarine qu'il venait de recevoir et la lui tendit, disant : "Tu le veux ?"». Le refus de la proposition par l'Italien, «et l'autre : "Non"», peut fonctionner comme une justification de la conduite du banquier. L'Italien est perçu comme un personnage sympathique, d'abord par la souffrance : le «il s'évanouit» du troisième jour, qui clôt la série itérative ouverte par «à partir du lendemain», la glose qui en est fournie par «et quand il put de nouveau voir et comprendre», sa répétition le quatrième jour, soulignée par «encore une fois». Mais la sympathie ressentie pour le personnage qui souffre ne se renverse pas automatiquement en antipathie à l'égard du banquier (l'antipathie ne trouvant véritablement à s'alimenter que dans les compléments, «sans même paraître voir l'autre», «toujours sans le regarder», etc., qui indiquent la manière de faire du banquier). L'Italien en effet n'est pas un personnage de «victime innocente», telle qu'on en rencontre par exemple chez Zola, toujours couplé avec le personnage antagoniste.

Son programme narratif, résumé par «il vint chaque soir remettre ponctuellement au banquier son morceau de pain noir et sa margarine de charbon», n'est pas moins réussi que celui du banquier. On peut même dire qu'il doit sa réussite à la lisibilité et à la cohérence de celui du banquier : «celui qui prenait le pain». Sur l'axe «innocent» *vs*. «coupable», l'Italien est aussi difficile à situer que le banquier. C'est un joueur, avec tout ce que cela comporte de «passion froide»[2] et d'intérêt. En refusant la proposition du banquier, il se définit lui-même par rapport à une norme, qui est celle de la dignité - synonyme ici de l'honneur. *Dette de jeu, dette d'honneur* : c'est bien ce que dit le «Non» de l'Italien. Le personnage de l'Italien est-il celui qui incarne le système de valeurs du récit, autrement dit les valeurs cautionnées par le récit ou, plus largement, le roman de Claude Simon ? Il est permis d'en douter, dans la mesure où l'honneur s'accompagne ici de la négation de l'instinct de survie (penser aux «valeurs sûres» énumérées par Georges à la fin de sa lettre sur le bombardement de la bibliothèque de Leipzig[3]). Un personnage comme Georges pourrait juger que l'Italien est un «idiot».

3. (c'était la quatrième et dernière fois, et dans la journée, au travail, il s'était évanoui encore une fois)

Les trois scènes se déroulent dans des limites précises de temps et de lieu : «chaque soir», à l'heure de «manger», dans une baraque de prisonniers que «sa couchette» et par extension celles des autres prisonniers permettent de reconstituer. Les Allemands sont à la fois présents et absents. Leur présence se signale dans le texte par le biais des rations et de leur attribution («son morceau de pain noir et sa margarine de charbon», «sa propre ration») ou dans l'allusion au travail forcé. Mais ils n'interviennent pas dans la relation de l'Italien et du banquier. C'est un point qui mérite d'être souligné. On se souvient que dans *Le Tramway*, le narrateur évoque le cas d'un prisonnier «que les Allemands avaient promené dans tout le camp, tenu en laisse comme un chien par deux autres marchant sur ordre lentement et portant sur la poitrine, suspendue au cou par un fil de fer, une lourde brique (ou un moellon ?) sur laquelle était écrit "j'ai volé le pain de mes camarades"»[4]. Il n'y a pas vol ici, même s'il y a déplacement de propriété. L'identification des Allemands à la loi se reflète aussi dans le fait qu'ils n'interviennent pas en matière de jeu.

Selon l'article 1965 du Code civil (correspondant au paragraphe 762 du BGB allemand), la loi n'accorde au gagnant aucune action pour le paiement d'une dette de jeu. De là résulte l'expression *Dette de jeu, dette d'honneur* : seul l'honneur peut amener le perdant à payer. La loi refuse aussi au perdant qui a payé toute action pour obtenir la restitution de l'enjeu. Encore faut-il que le paiement ait été fait volontairement, comme dans le cas de l'Italien : «"Tu le veux ?", et l'autre : "Non"», et qu'il n'y ait pas eu, de la part du gagnant, dol, supercherie ou escroquerie, ce qui est impossible dans le cas du banquier («le chef de jeu, donc, le tenancier - ou banquier»[5]). Les données du récit coïncident avec la formalisation des cas de droit. Il en ressort que l'obligation de l'Italien à l'égard du banquier n'est fondée que sur un acte de la volonté.

La conduite de l'Italien peut finalement être rapprochée de celle du prisonnier juif qui, le jour du Yom Kippour, lui qui n'avait probablement jamais pratiqué, «se fit porter malade pour ne pas travailler, et non seulement resta toute la journée sans rien faire, rasé de près, sans manger ni toucher une allumette, mais encore fut assez fort pour obliger ses semblables [...] à l'imiter»[6]. La règle, la prescription sont une façon d'échapper à la déchéance et à l'humiliation liées à la condition de prisonniers (pour Georges et son ami Blum, il y en a une autre, qui réside dans le

[2] C. Simon, *La Route des Flandres*, *op. cit.*, p. 204.
[3] *Ibid*., p. 211.
[4] C. Simon, *Le Tramway*, Paris, Éditions de Minuit, 2001, p. 63.
[5] C. Simon, *La Route des Flandres*, *op. cit.*, p. 205. On le retrouve dans *L'Acacia*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 373.
[6] *Ibid.*, p. 207. Ce fait est également rappelé dans *L'Acacia*, *op. cit.*, p. 345.

travail de l'imagination). Dans le roman de Claude Simon, l'intermonde du camp n'est pas un autre monde : c'est le monde dans toute sa violence, mais aussi avec sa part de révélation.

Sylvie Patron
(Université Paris 7-Denis Diderot)